

À la 50e "Corrida de São Silvestre" à São Paulo : cordial Brésil!

Autor(en): **Tamini, Noël**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **32 (1975)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997553>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A la 50e «Corrida de São Silvestre» à São Paulo: Cordial Brésil!

Noël Tamini

Américains ou brésiliens, les pins se succédaient de chaque côté de la route vallonnée. A peine troublés par notre irruption, au loin, deux urubus revenaient tirer leur pitance du cadavre d'un gros chien noir. La pluie s'abattit tout à coup, et en peu de temps la terre rouge se fit glissante sous les pneus de la Volkswagen qui nous ramenait à Caçador.

Ce qui m'a enchanté ici dès le début, dit le Padre Mario, ce n'est pas tellement le climat, idéal dans cette région, mais la cordialité des Brésiliens. Une cordialité qui, en Europe, ne me paraît nulle part aussi bien cultivée. Ce que tu viens d'observer au logis des Weizmann, tu le constateras de nouveau demain dans les «favelas». La misère y est souvent atroce, mais les gens n'en ont pas honte; ils se montrent toujours cordiaux, même et surtout s'il ne leur reste rien d'autre que leur cœur...

Naguère condisciple de collège, aujourd'hui missionnaire dans l'Etat de Santa Catarina, Marius Rossier avait raison.

D'ailleurs à São Paulo, trois jours plus tôt, au départ de l'«ônibus» qui, d'une seule traite (mais en 14 heures et pour l'équivalent de 12 fr. suisses seulement!), allait m'emmener 800 km plus au sud, j'avais demandé un verre d'eau à la vieille femme qui servait des boissons aux voyageurs. N'avait-elle pas fermement mais gentiment refusé ensuite le cruzeiro (37 ct. suisses) que je lui présentai. Pourtant, elle ne gagnait sans doute pas plus que le salaire minimal, c'est-à-dire 320 cruzeiros par mois. Mais reculons de quelques jours encore.

30 DÉCEMBRE

Les filles et la mère

Etait réunies ce soir-là autour d'une table en forme de fer à cheval trois débonnaires dirigeants de la fédération «pauliste» d'athlétisme, deux affables entraîneurs sportifs de la police militaire, ainsi que Henrique Nicolini, du journal organisateur de la corrida, et Alain Crebec, un Franco-Brésilien qui faisait office d'interprète. Car l'Anglais Ken Norris, vainqueur en 1955, était lui aussi de la partie, de même que Noël Couédel, journaliste de «L'Equipe», et le rédacteur de SPIRIDON, tous trois invités à assister à la 50e Corrida de São Silverstre.

Dites-moi, me demanda M. Nicolini dans la chaude et éblouissante lumière du studio, il est intéressant pour nous autres Brésiliens de savoir comment vous avez appris l'existence de notre course...

Ma foi, comment vous répondre avec précision? C'est comme si vous me demandiez comment j'ai appris l'existence des Jeux olympiques... La «corrida» est le premier événement sportif de l'année. Chez nous, le 2 janvier toutes les gazettes font une place à «la» corrida.

Nous savons qu'en plusieurs pays notre corrida a donné le jour à des «filles»...

Oui, j'en connais une en Angola, une autre à Djibouti, une bonne dizaine en France, d'autres en Suisse, en Allemagne, en Italie.

Mais aucune en Belgique, ai-je ajouté en aparté. Puisque les coureurs belges n'ont pas encore le droit de courir sur route à cette époque de l'année. Pourtant, Gaston Roelants n'a-t-il pas gagné à quatre reprises la «mère» des corridas!

En tout cas, aujourd'hui beaucoup de «paulistes» font de notre ami — qui a couru ici pour la première fois en 1959 — le favori de l'épreuve. Excellemment sou-

tenu par les pouvoirs publics, le quotidien «A Gazeta Esportiva» a adressé des invitations à une cinquantaine de pays! M. Andrade Marques, le compétent directeur technique, ne nous cache pas que cela représente un effort global de près de 200 000 dollars.

En collaboration avec Spiridon!

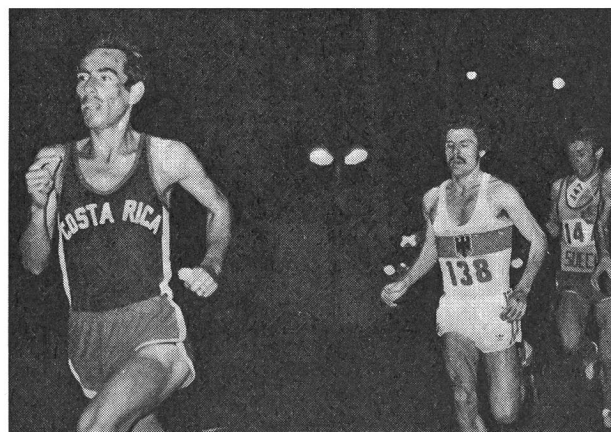
La Fédération britannique a hélas! fait savoir qu'elle n'avait pas réussi à mettre la main sur un coureur «apte à représenter le pays»...

Je suis pourtant certain qu'un Tim Johnston, un Chris Stewart et surtout un Jon Wigley...

Dès l'an prochain, me rassure M. Kaminski, bras droit de M. Marques, nous procéderons différemment: avec votre collaboration, nous adresserons aux Fédérations des invitations nominatives. Cela les déchargera de l'embarrassant souci de sélectionner tel coureur plutôt que tel autre.

De mère belge, M. Kaminski est un ex-coureur de 400 m. Il nous a fait beaucoup d'honneur en nous invitant à assister à la célèbre course. Homme-orchestre virtuose, providence des coureurs et de l'organisateur, il nous assure qu'à l'instigation de SPIRIDON plusieurs femmes seront officiellement invitées à participer elles aussi, sous une forme à déterminer, à la «corrida», le 31 décembre prochain.

Mais qu'est-ce donc que São Paulo un 31 décembre?



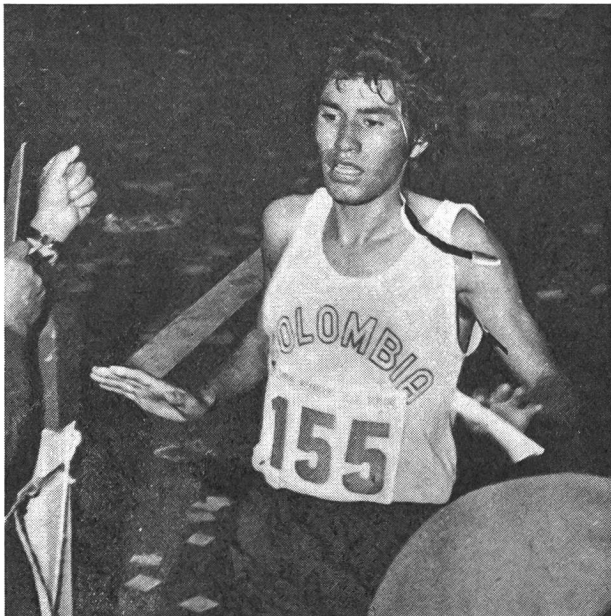
Le Costaricien Perez, suivi de l'Allemand Uhlemann et du Norvégien Børø.

31 DÉCEMBRE

Au bout d'un voyage qui, par Genève, Dakar et Rio, aura duré 15 heures, c'est tout d'abord voir se concrétiser un rêve d'adolescent. Par-delà des routes et des rios rougeâtres tachetant la verte immensité des forêts et des terres, c'est aussi se plonger dans la chaleur humide de l'été tropical en plein hiver européen. Arriver à São Paulo (48 000 habitants en 1886 et près de 10 millions aujourd'hui!), c'est éprouver la brutale sensation d'étouffer dans une gigantesque cité où indiens, blancs, noirs, jaunes, mulâtres et «caboclos» (métis d'indiens et de noirs) cohabitent mieux que nulle part ailleurs.

Qui va gagner?

Le propriétaire de cette ville, me dit-on dans tel faubourg, possède une chaîne de 150 magasins. Vous voyez là, à côté de sa luxueuse piscine, son propre terrain de football.



L'arrivée du Colombien Correa.

A tout au plus trois portées de ballon, on distingue pourtant comme un gros dépôt d'ordures. Terrées les unes contre les autres telles des boîtes d'allumettes délavées, dépareillées, on aperçoit bientôt des «favelas», ces bidonvilles qui vous rappellent que quelques riches-simes privilégiés ne vont pas sans beaucoup de pauvrissimes démunis. Ou vice-versa.

Qui va gagner la corrida? c'est bien sûr la question du jour. A la TV on l'a posée à Noël Couédel.

Cette année, répond-il, bien malin qui pourrait désigner un seul favori. Voici quand même mon tiercé: le Norvégien Børø, le Roumain Floroiu et le Belge Schots.

Il me semble au contraire que ce sera une fois de plus la fête des gars d'Amérique latine. A M. Kaminski et au vétéran suisse Friedli (qui désireait depuis longtemps offrir ce voyage à sa femme), je désigne, par jeu, cinq favoris: le Colombien Correa, le Mexicain Palomares, le Finlandais Kantanen, le Chilien Warnke et l'Allemand Uhlemann.

Grouillant d'automobiles allemandes ou américaines, l'énorme ville fourmille de gens de toutes les couleurs. Les ineffables mulâtresses de «La Licorne» évoquant aussi hélas! non seulement le temps des négriers, de la canne à sucre et du coton, mais encore les foyers de la misère permanente et leurs ribambelles de gosses. Des rues centrales, où déambulent de temps à autre de placides policiers à cheval, montent l'affolante plainte des moteurs, le cri rauque ou strident des klaxons et la dégoûtante odeur des déchets gazeux.

José Romão, le meilleur coureur brésilien

Ce jour-là, le capitaine Sebastião Alberto Correa de Carvalho me fait visiter l'école de sport de la police militaire.

Savez-vous, me surprend-il d'emblée, que nous sommes en train d'étudier un article que vous avez publié dans le «Bulletin de l'Amicale des entraîneurs français d'athlétisme». Il s'agit de l'alimentation du marathonien avant la compétition.

Les yeux malicieux de l'entraîneur de Carvalho ne cherchent nullement à dissimuler une véritable soif de contact avec les Européens. Ah si ses gars bénéficiaient des mêmes conditions que nous autres! Et je lui parle de cet autre article, consacré aux coureurs dits folkloriques.

Elève de Carvalho, José Romão, 26 ans, militaire de carrière, est précisément l'un d'entre eux.

C'est actuellement le meilleur coureur brésilien, affirme avec raison et fierté son entraîneur. Romão (prononcer: Romon) a couru cette année le 10 000 en 29'52", le 3000 m steeple en 8'49" et le 5000 m en 14'07".

Trois records nationaux établis sur terre brésilienne ou argentine, la précision est d'importance. Attention aux progrès de Romão — je les lui prédis dès qu'il m'est présenté — après qu'il aura foulé le sol européen. Il séjournera en effet six semaines à Mainz (RFA) à la fin de cet hiver. Pour l'heure, Romão s'excuse de devoir nous quitter, désireux qu'il est de se concentrer sur «sa» corrida.

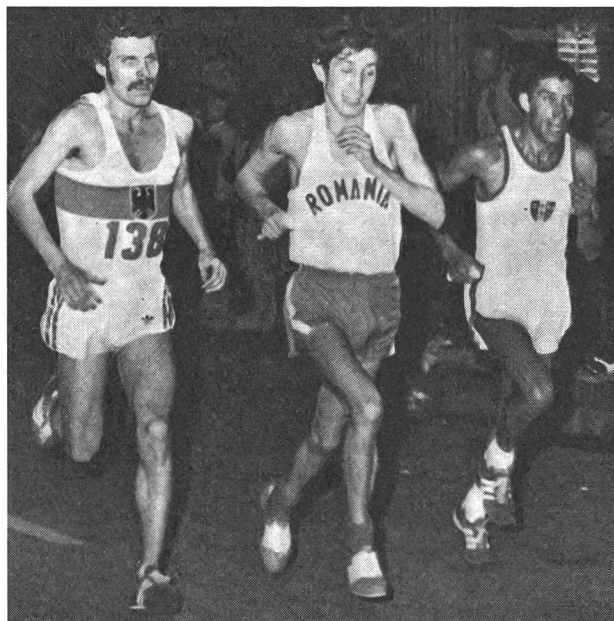
La dernière course de Friedli

D'ailleurs, pour contenir la foule qui viendra l'applaudir, on a déjà fixé des cordes le long des trottoirs. Et dès 21 heures, une grappe de jeunes gens grossit peu à peu à la porte de l'hôtel d'où sortiront les coureurs étrangers. Très détendu, Roelants ignore bien gestes qu'on lui adresse de l'autre côté de la vitre du hall. A 41 ans bien sonnées, le Suisse Friedli affirme (comme en 1966!) que ce sera sa dernière course... A l'opposé, les trois juniors italiens paraissent encore bien fluets pour une telle galère. L'impassible Mexicain Palomares, natif d'Ocoyoacac, est méconnaissable sans sa perruque noire. Debout à l'écart et comme si de rien n'était, le Colombien Correa s'entretient avec son petit compatriote Baron; la lumière de ses yeux noirs tout comme les traits de son visage à la peau mate reflètent cette gentillesse et cette intelligence si rarement réunies chez un coureur de sa classe.

Bien avant l'heure, une foule bruyante va et vient aux abords de la ligne de départ. Les pétarades des motos des policiers et le ronronnement des voitures des reporters ne distraient pas le moins du monde les très jeunes majorettes qui défilent au son aigre des trompettes de samba. Des coureurs trottinent, essayant de se concentrer tant bien que mal. Car les haut-parleurs sont tout sauf muets, et de temps en temps on entend les flonflons d'une fanfare militaire.

Des sirènes qui hurlent, des pétards qui éclatent parmi la foule... A 23 h. 37, la course est lancée! Déjà notre voiture vire, entamant la longue descente.

Dans une folle débauche d'énergie, le petit Chilien Warnke a réussi à prendre le large; il passe à l'instant à notre hauteur, bientôt rejoint par le Roumain Floroiu. A une quarantaine de mètres un groupe s'est formé,



De gauche à droite: l'Allemand Uhlemann, le Roumain Floroiu et le Mexicain Palomares.

emmené par les Allemands Uhlemann et Krüger, le Mexicain Palomares et le Belge Schots; je reconnais aussi les Finlandais Ala-Korpi et Kantanen, puis l'Italien Cindolo et Roelants. Au cours du troisième kilomètre, au bas de la descente, un inconnu passe un à un tous ces coureurs, qui d'ailleurs n'accélèrent pas pour autant. On nous dit qu'il s'agit du Costaricien Rafael Angel Perez, un marathonien «folklorique» au regard perçant et au profil d'aigle. Sitôt rattrapés les deux téméraires, Perez continue sur sa lancée.

Applaudissements et cris d'une foule en fête, crissements des pneus, cinglante musique des klaxons et des sirènes, logorrhées sonores des reporters: tout confère à cette course une ambiance à nulle autre pareille.

Des savates trouées!

A peine amorcé la longue montée qui viendra mourir à la hauteur du... cimetière (dit de la «consoloção»), Perez, qui a intelligemment réparti ses forces, n'a plus que le Chilien à ses trousses. Asphyxié, le Roumain se débat maintenant en compagnie de Uhlemann, Schots, Börö, Palomares et Hernandez. Plus loin, Roelants serre les dents au passage du Colombien Correa, jusqu'alors réservé.

Plus que deux kilomètres et la large et interminable avenue finale. Perez débouche seul avec 70 mètres d'avance sur le coriace Palomares et sur Uhlemann; l'Allemand se retourne sous nos yeux, il aperçoit Correa, mais à distance rassurante. La hargne de Palomares réduira à une trentaine de mètres l'avance de Perez. Sur les talons d'un Uhlemann visiblement satisfait, Correa survient, les doigts de pied ensanglantés dans des savates trouées.

Les applaudissements redoublent à l'arrivée de Romão, tandis que le présomptueux Warnke termine à la 11e place et qu'ont disparu tout à fait Floroiu et Ala-Korpi. Une fois de plus, «la» corrida a consacré la classe et le «savoir-courir» du vainqueur, promu héros national

d'un tout petit pays. Car Daniel Oduber, président de la République de Costa Rica, déclare férié le jour du retour de Perez...

1er JANVIER

Vois-tu, me dira Roelants, c'est devenu quasiment impossible à un Européen de gagner à São Paulo. A cette époque de l'année, les coureurs d'Amérique latine sont mieux préparés, et cette course est au sommet de leur saison.

Le chapelet des 180 arrivants s'égrène maintenant peu à peu. «L'événement, c'est le nombre qui le crée et non quelques vedettes»... cette réflexion de Raymond Pointu me revient alors à l'esprit.

Sur le podium, on a fait aussi une place au Brésilien Romão. Aux pieds des 6 premiers, sur l'Avenida Paulista, annonçant déjà le prochain Carnaval, les élèves d'une école de samba évoluent.

En Europe il est bientôt six heures du matin. Recru de fatigue, je regagne ma chambre en songeant tout bêtement aux chaussures trouées de Jairo Correa. Ainsi qu'à cette suggestion exprimée par le sympathique Français Gomez:

L'idéal serait qu'après la corrida les coureurs puissent fraterniser en réveillonnant tous ensemble avec leurs hôtes.

«C'est une bonne idée, et nous allons y songer» m'a promis M. Kaminski.

Une semaine plus tard, au moment de nous quitter à l'aéroport, il me serra vivement la main. Et savez-vous ce qu'il me dit?

Excusez-moi de n'avoir pu faire davantage...

Et puis nous nous sommes donné cordialement plusieurs tapes dans le dos. Puisque c'est de cette façon — je le savais désormais — qu'au Brésil on salue ses amis.



Les 6 premiers (de gauche à droite): Correa (Colombie) 4e, Palomares (Mexique) 2e, Perez (Costa Rica) 1er, Uhlemann (RFA) 3e, Schots (Belgique) 5e, Romão (Brésil) 6e. (Photos: «A Gazeta Esportiva»)